

chrétien. Il résolut énergiquement de vaincre son défaut ; il pria, il se confessa, et, en quinze jours de temps, il en vint à bout. Chaque fois que le blasphème lui échappait, il disait en son cœur, aussitôt qu'il s'en apercevait : " Mon Dieu, pardonnez-moi, que votre saint nom soit béni ! " Il faisait la même prière quand il entendait ses camarades blasphémer. " Je suis obligé, disait-il à un ami chrétien, de me tenir à quatre ; je me réprime plus de cinquante fois par jour. "

On a vu souvent des hommes travaillés de la terrible passion de l'ivrognerie obtenir une victoire encore plus difficile avec un courage plus héroïque encore. Rappelez-vous l'histoire du célèbre Cambronne, qui avait, dans sa jeunesse, cette ignoble habitude. Ivre un jour, lorsqu'il n'était encore que caporal, il frappa son colonel et fut condamné à mort. Celui-ci pardonna généreusement l'insulte qu'il avait reçue, et obtint à grand-peine la grâce du jeune homme, à condition qu'il ne boirait jamais plus de vin. Cambronne donna sa parole d'honneur, et, depuis ce temps, jamais une goutte de vin ne toucha ses lèvres.

On raconte un trait semblable de Charles XII, roi de Suède, fameux par son courage militaire. Dans l'ivresse, il insulta gravement sa mère ; revenu à la raison, il apprit sa faute. Aussitôt, il se rend chez la reine, et se fit apporter une bouteille de vin et un verre ; il but sans rien dire une rasade en la présence de sa mère, tout étonnée. Quand il eut fini : " Madame, lui dit-il avec émotion, je viens de boire à votre santé le dernier verre de vin dont j'usurai dans ma vie. Je sais combien l'ivresse m'a rendu coupable hier, et je vous en demande humblement pardon. " Et, disant ces paroles, il brisa par terre la bouteille qu'il tenait à la main... Charles XII ne but jamais plus que de l'eau.

On rapporte, dans la Vie de saint Philippe de Néri, qu'un jeune homme, libertin jusqu'alors étant venu trouver le saint prêtre pour se confesser et se corriger, avec son assistance, de son habitude coupable, eut le courage de revenir se confesser treize jours de suite ; après quoi il demeura vainqueur. Saint Philippe l'avait engagé à revenir le trouver chaque fois que sa faiblesse l'entraînerait dans le péché. Son admirable persévérance triompha de tout. Voilà de l'énergie ! voilà des hommes !

Combien d'autres exemples de force et de persévérance ne pourrait-on pas citer ! On peut dire que tous les bons chrétiens (et, Dieu merci, le nombre en augmente chaque jour) sont la condamnation vivante du fameux : *Je ne peux pas* ! Tous les hommes ont les mêmes passions ; la seule différence est dans le courage.

Du courage donc, amis lecteurs, du courage, et soyons bons chrétiens. Ne nous exagérons pas les difficultés, et souvenons-nous de la magnifique récompense promise aux vainqueurs.

Au moment de la révolution de 1848, M. Alexandre Dumas avait pour domestique un naturel de Saint-Domingue du plus beau noir.

Le lendemain du jour où le Gouvernement provisoire abolit l'esclavage dans toutes les possessions françaises, l'écrivain reçoit la visite de son nègre.

Je ne puis plus rester au service de Monsieur, dit le moricand.

—Eh ! pourquoi cela, je te prie ?

—Parce que le Gouvernement vient de m'affranchir.

—Ah ! très bien. Alors, va-t'en.

—Mais Monsieur me doit six années de gages : s'il voulait me payer.....

—Te payer, imbécile ! tu es affranchi, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Eh bien ! quand je reçois une lettre affranchie, est-ce que je la paie ?

Tom, abasourdi par la justesse de ce raisonnement, ne demanda plus son compte, et resta au service de son maître.

Le berceau chrétien.

Dans ton berceau d'osier, dors, mon beau petit ange,
Ma main qui t'a bercé va travailler pour toi.
Que le bruit du marteau jamais ne te dérange ;
Pour te nourrir, vois-tu, je n'ai que cela, moi !

Oh ! viens sur mes genoux, dès que tu te réveilleras,
Petit enfant chéri... Tu ne sais pas combien,
Après mon labeur rude et mes pénibles veilles,
Ta vue et ton sourire à mon cœur font de bien.

Tu grandiras un jour pour soulager ta mère,
Pour aider de tes bras mon vieux bras fatigué ;
Tu connaîtras alors la douleur, la misère !...
Mais jusque-là, du moins, sois heureux, libre et gai.

Quand je t'aurai quitté (car l'homme passe vite),
Au monde où je vivais tu me remplaceras.
Si tu vois des méchants, que ton cœur les évite.
Ne fais pas d'envieux, mon fils ; fais des ingrats.

Pour ta vie, ô mon fils ! si tu veux un modèle,
Ouvre un livre sacré, choisis les vieux chrétiens !
La couronne du juste est la seule immortelle,
Et l'âme vertueuse est le plus grand des biens.

Ne dédaigne jamais les petites mansardes,
Où nous vivons égaux près des gais moineaux-francs.
Passe loin des palais... ou, si tu les regardes,
Ne va pas envier l'or ni l'éclat des grands !

Instruis-toi : le savoir grandit l'intelligence.
Sois humble : l'orgueilleux se croit meilleur que tous.
Aime qui veut t'aimer, pardonne à qui t'offense ;
De l'honneur de ton nom sois le gardien jaloux.

Oh ! viens sur mes genoux, dès que tu te réveilleras,
Petit enfant chéri... Tu ne sais pas combien,
Après mon labeur rude et mes pénibles veilles,
Ta vue et ton sourire à mon cœur font de bien.

Le sourire dans la mort.

Un pieux vieillard touchait à ses derniers moments. Ses enfants et petits-enfants étaient rangés autour de son lit de mort. Il semblait dormir, et à trois reprises un sourire passa sur ses lèvres. Comme il ouvrait les yeux, ses fils lui demandèrent la cause de ce sourire.

Le pieux vieillard répondit : " La première fois, toutes les joies de ma vie revinrent à ma pensée, et je ne pus m'empêcher de sourire en songeant que les hommes comptent pour quelque chose des plaisirs de si courte durée. "

" La seconde fois, je me souvins de toutes les souffrances de ma vie, et je me réjouis de penser qu'elles avaient perdu leurs épines, et que la saison des roses commençait. "

" La troisième fois, je pensai à la mort, et je ne pus m'empêcher de sourire en voyant les hommes craindre cet Ange que Dieu nous envoie pour nous délivrer de nos souffrances et nous appeler au bonheur éternel. " Chanoine SCHMIDT.

Dans sa course triomphale, Alexandre était parvenu jusqu'aux rives de l'Indus, lorsqu'il apprit que la ville de Lampsaque s'était révoltée. Il retourne bouillant de colère, et, comme il approchait de la cité rebelle, il voit venir à lui Anaximènes, vieillard vénérable qu'il avait eu pour précepteur. Alexandre ne doute point que son vieux mentor ne vienne solliciter la grâce de cette ville coupable. Alors il s'écrie, dans l'explosion de sa colère : " J'en jure par Jupiter, je n'accorderai point ce qu'Anaximènes vient réclamer de moi. " Le vieillard avait entendu ce serment formidable ; il changea ses batteries : " Grand prince, dit-il, écrasez sous le poids de votre colère cette malheureuse cité, et que ses ruines soient un monument de votre juste vengeance. " Le conquérant sourit de l'ingénieux artifice, et se trouva engagé par son serment même à pardonner. " Mais, ajouta-t-il, le sacrifice que je fais de ma vengeance n'est pas sans douceur, puis-

qu'il comble de joie la vieillesse de mon ancien maître. "

Réponse au Problème.

Celui qui a trente poulets, en vend 24 à 12½ c ; celui qui en a 16, en vend 8 à 12½ c ; ceci donne \$3.00 pour le 1er ; \$1.00, pour le second ; il reste au 1er 6 poulets qu'il vend \$1.00 ; au second 8 poulets, qu'il vend aussi \$1.00. Ceci donne \$9.00 pour les deux, c'est-à-dire :

Pour le premier :		Pour le second :	
24x12½ = 3.00		8x12½ = 1.00	
6x100 = 6.00		8x100 = 8.00	
30	9.00	16	9.00

L'heureux gagnant est M. Corbeil de Montréal, qui a la générosité de donner sa prime à " l'Ouvrier. "

Une troupe de Russes ayant rencontré un paysan polonais à cheval, le prièrent fort peu civilement, ou plutôt le sommèrent brutalement de les conduire où ils voulaient aller. Force fut au paysan de se prêter à leur demande, et il parut le faire de bonne grâce. Un sergent lui donna à porter son fusil, un autre lui confia son sac. Arrivé au milieu d'une forêt, à un large ruisseau marécageux et dépourvu de pont, le Polonais dit au capitaine de laisser reposer un peu sa troupe, en attendant qu'il pût trouver un endroit plus praticable. Il méditait contre ces fiers Moscovites une innocente vengeance.

Ayant passé deux ou trois fois de gauche à droite du chemin pour ôter toute idée de méfiance, il traverse enfin le ruisseau, se présente sur la rive opposée et s'écrie joyeusement : " Messieurs les Moscovites, debout ! Êtes-vous là ? "

—Oui, répond le capitaine.

—Mais y êtes-vous tous ?

—Oui, nous y sommes tous.

—Est-ce bien sûr ?

—Certainement ; mais pourquoi cette question ?

—C'est pour qu'aucun de vous ne manque d'admirer pour la dernière fois la croupe de mon cheval ! " Et ce disant, il lance son bidet, et laisse morfondus les pauvres Moscovites.

Le célèbre orateur Fléchier, évêque de Nîmes, était fils d'un fabricant de chandelles. Un homme de cour, tout fier de sa naissance, fit sentir à l'évêque qu'il était fort surpris qu'on l'eût tiré de la boutique de ses parents pour le placer sur le siège épiscopal. Fléchier, sortant à regret de sa simplicité et de sa modestie ordinaires, répondit à son interlocuteur : " Avec de tels sentiments et une aussi exquise politesse, Monsieur, il est probable que, si vous étiez né dans la même condition que moi, vous seriez encore fabricant de chandelles. " L'homme de cour, suffisamment éclairé par cette apostrophe, se garda bien désormais d'attaquer le digne et pieux évêque.

Sir Richard Steel faisait bâtir un château ; il ne manqua pas d'y joindre une chapelle et voulut qu'elle fût vaste. L'ouvrage avançait lentement, parce qu'il ne payait pas ses ouvriers. Un jour il alla les voir ; ceux-ci le conduisirent dans la chapelle, qui venait d'être terminée. Sir Richard dit à l'un d'eux de monter en chaire et de parler, afin de juger si la salle était sonore. L'ouvrier monte et demande ce qu'il doit dire, ayant soin d'alléguer qu'il n'est pas orateur. Sir Richard lui permet de dire ce qu'il voudra. " Eh bien ! s'écrie l'ouvrier d'une voix retentissante, il y a six mois, sir Richard, que nous travaillons pour vous, et nous n'avons point vu la couleur de votre argent ; quand donc nous paierez-vous ? — Très bien ! très bien, dit Richard, qui n'aimait pas un tel discours, descends, descends, mon ami, en voilà assez : on entend parfaitement ce que tu dis. "